

# Xavier Richardeau, l'entêté du jazz

Le saxophoniste, qui a appris son métier à la dure, dans les jams, est l'un des rares à avoir fait du baryton son seul instrument de soliste

**DES QUATRE** saxophones les plus utilisés dans le jazz, le baryton l'est généralement en appoint, pour son grain, ses graves puissants. Rares sont les musiciens qui en ont fait leur principal, voire unique instrument de soliste. Une vingtaine, dont les Américains Harry Carney qui chez Ellington lui a donné son indépendance, Gerry Mulligan bien sûr, Pepper Adams, le Suédois Lars Gullin... Et Xavier Richardeau, qui, une fois cités ceux qui s'y sont mis chez ses compatriotes - Michel de Villers, François Corneloup -, détaille tous les inconvénients qu'il y a à choisir ce compagnon : « Si on veut bien en jouer il ne faut faire que cela. Physiquement c'est une épreuve à chaque fois, pour le souffle. Je défie quiconque de tenir trois sets d'affilée en soliste. Sa tessiture est restreinte, il ne flatte pas l'oreille. » Et pourtant, Xavier Richardeau en est « profondément amoureux » et lui consacre son plein temps après des années d'acharnement à trouver ses marques de musicien. « Dans le jazz, il faut quinze ou vingt ans d'expérience pour devenir compétent. Ensuite il y a la maturité. Et cela ne reste que si le travail est là, chaque jour. » Pas de « Star Academy » du jazz. Tenace, solide, décidé, mordant. Tel est Xavier Richardeau. Telles sont aussi ses qualités musicales.

Enfant unique, Xavier Richardeau, né en 1965, était destiné à devenir agriculteur. Les fins de semaine, les vacances se passent à la ferme familiale. Élevage, céréales, vignes, « tout à la main ou presque ». Xavier Richardeau a de l'oreille et des aptitudes au solfège. Avec la vague idée, côté paternel, que ces fantaisies passeront, il va chaque mercredi au conservatoire de Rochefort-sur-Mer, « classe de clarinette, la seule où il restait de la place ». Après la troisième, il décide de faire de la musique son métier. « Là, c'est l'opposition totale de mon père. Ma place est dans les champs. Il me met au lycée agricole. Ma mère me soutient, en douce. A 17 ans, je suis revenu à la charge. Encore non. On est entré dans le rapport de force. »

Un temps, en serrant les dents, il est à la ferme et à la musique. Il apprend l'alto et le ténor à l'École nationale de musique de La Rochelle, file le samedi soir avec une basse électrique dans les orchestres de bal, dont celui de José Cando qui fait le circuit du front de mer, de Nantes à Biarritz. Valses, musettes et tangos, un peu de jazz dixieland. L'apprentissage à l'ancienne. A l'âge de 20 ans ce sera le grand départ. Pudique, ne se révélant qu'après des années de rencontres, Xavier Richardeau confie : « J'étais devenu le traître. Il a fallu attendre 2001 pour que mon père finisse quand même par lâcher que j'avais bien fait de partir. » L'émotion est rentrée, comme lorsqu'il voit son CD *Hit and Run* (Taxi Records/MéloDie, Le

## BIOGRAPHIE

► **1965**  
Naissance le 23 juillet à Saint-Jean-d'Angély (Charente-Maritime).

► **1983**  
Après la clarinette, étudie le saxophone.

► **1990**  
Adopte le baryton comme premier instrument.

► **1997**  
Départ pour les États-Unis.

► **2000**  
Retour à Paris.

*Monde* du 15 mars) distingué parmi les meilleurs de l'année par *Jazz magazine*.

Partir, c'est d'abord Paris. La nuit il est dans les clubs, à l'écoute des aînés, René Urteger, Luigi Trussardi, Charles Bellonzi, André Villéger, « le patron de toute ma génération de saxophonistes », Alain Jean-Marie, Michel Graillier, Christian Escoudé... La journée il étudie au CIM, l'école de jazz fondée par Alain Guerin. Et le week-end, l'orchestre de Cando. Il vend sa basse, termine ses économies pour s'installer vraiment à Paris à la fin des années 1980. « Je suis costaud, mais avec le recul, ces dix années, c'était du délire. Et comme je suis très sévère avec moi, je travaillais les instruments encore et encore. Dès qu'il y avait une possibilité de jouer avec ces maîtres, même quelques minutes, j'étais là. Je les remercie d'avoir été convaincus de mon sérieux. »

## L'ÉBULLITION PARISIENNE

Grâce à Pascal Cordier, un luthier qui l'héberge dans son atelier, Richardeau découvre le baryton. L'instrument est fait pour son épaulement. Richardeau fonde alors son premier quartette. Et puisque la flamme lui a été transmise lors des jams en clubs, Richardeau va à son tour en être l'organisateur. Au café Le Houdon, les scènes ouvertes à partir de 1994 sont devenues de l'histoire. Paris est en ébullition avec des musiciens de la trempe de

Richardeau. Le pianiste Laurent Fickelson, les frères Belmondo, le guitariste Jérôme Barde, le batteur Simon Goubert... des dizaines qui réinventent le jazz du bebop à Coltrane.

Et puis, comme d'autres avant lui et après lui, Richardeau part à New York, en octobre 1997, grâce à une bourse. « Pour moi le jazz c'est une chronologie, un vocabulaire, une pratique et une culture qui passent par les États-Unis. Jouer cette musique, c'est aussi prendre une responsabilité. Je voulais me rendre compte de l'existence ou non de cette culture. » Il étudie avec le saxophoniste Grant Stewart, vit à Harlem, joue dans les restaurants, les bars, fait le tour des jams. « Que je joue du baryton ou du ukulélé, ils s'en moquaient. Le principal c'est que tu ailles jusqu'au bout et même au-delà, que tu sois honnête. »

Richardeau est revenu en France fin 1999. Avec un groupe franco-américain, des envies de transmission toujours vives. Il parraine un festival à Foix, a convaincu récemment les nouveaux patrons du Canotier - ceux du Houdon - d'ouvrir le lieu au jazz lorsque la revue montmartroise qui y figure fait relâche ; au Franc-Pinot, dans l'île Saint-Louis - « un lieu formidable, tenu par des gens qui aiment la musique » -, il va mener des jams tous les mardis. Entrée libre et consommations à petits prix parce qu'il « faut être riche pour écouter du jazz aujourd'hui ». En musique, Richar-

deau a des fidélités, des amitiés. Ses musiciens, Yves Brouqui, Nicolas Rageau, Fabien Mary, Pierre Christophe, Douglas Sides, Mourad Benhammou... Alain Jean-Marie aussi et Christian Escoudé, qu'il épaula pour son nouveau big band. Comme beaucoup il est attentif à Sophie Alour, jeune saxophoniste.

« Je suis cartésien, au risque de l'être trop. C'est peut-être pour cela que je ne me retrouve pas trop dans le free, que je connais mal. Je me concentre surtout sur les années 1930 à 1960, parce que si ce n'est pas joué par ceux qui prennent la relève des créateurs, cette musique va mourir. On ne dit pas à ceux qui jouent Bach ou Mozart qu'ils jouent des trucs vieux, oubliés. Le jazz c'est pareil. Ce que je joue, c'est aussi moderne que l'électro mais ce n'est pas présenté de la même manière. » Depuis peu, il a rejoint le groupe Beguin'Affair. Le répertoire des chansons antillaises des années 1920 et 1930 avec piano électrique et le baryton au plus haut niveau.

Sylvain Siclier

En quintette au Canotier, 62, boulevard Rochechouart, Paris-18°. M<sup>e</sup> Anvers. Tél. : 01-46-06-02-86. Les 16 et 17, à 21 heures. Entrée libre. En sextette au Duc des lombards, 42, rue des Lombards, Paris-1<sup>er</sup>. M<sup>e</sup> Châtelet. Tél. : 01-42-33-22-88. Les 18 et 19, à 21 heures. 20,90 €. CORNU JEFFERIES

